

Warda, Paris et les

La musique arabe vient de perdre sa dernière cantatrice. Elle vient de perdre surtout sa dernière star d'une lignée de vedettes qui ont fait de Paris, la capitale de la musique orientale. Warda El-Djazairia nous quitte alors qu'elle a engagé un bras de fer. Celui avec les networks des pays du Golfe (Al-Jazeera et autres) qui achètent, parcelle après parcelle, les esprits arabes par l'information et la culture mainstream au détriment du goût pour l'art.

Il est certain, si aujourd'hui quelques palaces du 16^e arrondissement, des groupes de médias parisiens, le département des arts islamiques du Louvre et le PSG appartiennent aux émirs de Doha, le cœur du Tout-Paris oriental battra toujours pour «Fatat Ouarda», la fille de 14 ans qui a enregistré, en 1955, son premier disque pour Pathé-Marconi. La

lieu dans le fameux cabaret le Tanyos, à Beyrouth en 1958.

Pour Mohamed Abdelwahab, la découverte de Paris a commencé par un voyage initiatique avec son maître, le poète des poètes Ahmed Shawqi. C'était en 1927, le poète qui a fait ses études à Montpellier et à Paris, à la fin du XIX^e siècle, faisait découvrir les bouquinistes des quais de la Seine au futur créateur de l'école musicale moderne du Caire. Avec Ahmed Shawqi, le jeune Abdelwahab découvrirait Beethoven, mais, à Paris, le coup de foudre sera surtout pour Georges Bizet. Le Georges Bizet de «Carmen» et des «Pêcheurs de perles», opéras majeurs du compositeur français, né au pied de Montmartre, en 1838, et qui sera un des inspirateurs des mouvements dans les œuvres de Mohamed Abdelwahab.

En 1988, on retrouve Warda dans son appartement parisien. Elle porte un joli peignoir, une serviette protège sa chevelure et des pantoufles aux pieds. Lorsqu'on se remémore la promenade aux Tuileries avec Abdelwahab, elle devient méfiante et rappelle : «Oustad (maître) Abdelwahab m'a appris la diplomatie, l'art de dialoguer avec les journalistes.» On insiste et elle finit par raconter celui qui a écrit parmi ses plus belles musiques.

«Je me souviens, lors de notre rencontre en 1985, on était inquiet pour la musique arabe.

On ne parlait que du raï en France et dans le Maghreb et cela chagrinait Abdelwahab.» Warda doit à ce dernier d'avoir été initiée à la musique classique occidentale en même temps qu'au tarab.

En garant de la modernité musicale arabe, pour le maître égyptien, les compositions occidentales permettaient de ne pas s'égarer dans l'improvisation.

Mais si l'Oustad du Caire lui a donné le goût de la majesté des arrangements de l'art lyrique français des Bizet, Berlioz, Charpentier, etc., Warda est bien née d'un mariage mixte algéro-libanais qui allait lui permettre de bénéficier à Paris de l'atmosphère fusionnelle des musiques maghrébines, orientales et de tout ce qu'on pouvait écouter après-guerre en France.

Un cosmopolitisme qui sera le terreau d'un nationalisme musical maghrébin, où des airs berbères de Kabylie au malouf tunisien et en passant par les rythmes du Maroc, des répertoires allaient se construire entre cafés et cabarets orientaux dans les ruelles de ce Quartier Latin, au pied de La

dame algérienne qui, dans son appartement du Caire, est décédée subitement alors que son oiseau du nom de Pavarotti, chante encore dans sa cage.

Il faut être là, dans le jardin des Tuileries, ce jour d'automne de 1985, pour voir cette symbolique scène.

Warda El-Djazairia, dans un superbe manteau en fourrure, aux côtés d'un vieux monsieur à la silhouette haute. C'est

Mohamed Abdelwahab en personne, le compositeur des compositeurs.

Le couple marche d'un même pas lent vers la rue de Rivoli. La grande cantatrice maghrébine de la chanson arabe, accompagne à son hôtel, l'Intercontinental, le maître des maîtres. Que peuvent-ils se dire, eux qui depuis les années 1950 se sont déjà croisés à de maintes reprises dans cette ville lumière qui a marqué leur destin. Et cela, même si leur première rencontre professionnelle a eu

Par Nidam Abdi*

Sorbonne, et soutenus, non loin de là, par la plus majestueuse mosquée en terre européenne.

Le père de Warda est originaire de Souk-Ahras, ville natale de Saint Augustin et du père de la reine de la chanson tunisienne Saliha. Lorsque Mohamed Ftouki se trouve, en 1936, démobilisé de l'armée en France, à Paris, la vie artistique orientale a deux figures, venues d'Annaba. Le judéo-berbère Salim Halali, à la voix flamboyante, qui interprète des sevillanas en arabe, et Mohamed El-Kourid qui, de ses doigts magiques, adapte le malouf au piano Pleyel.

On peut imaginer que ce dernier, connu pour être volubile, allait croiser le chemin du père de la future diva. Lorsque Mohamed Ftouki prend la direction d'un foyer de travailleurs à Boulogne-Billancourt, là où le nationalisme algérien était à fleur de peau, non loin de là, Mohamed El-Kourid est ouvrier dans l'usine de Renault, sur l'Ile-Seguin. Puis le soir venant, le pianiste magique du malouf se retrouve à animer les nuits du fameux cabaret El-Djazair, rue de la Huchette.

Le grand miniaturiste Sid-Ali Temmam, à l'époque étudiant à l'Ecole supérieure des arts décoratifs, et qui a embelli le El-Djazair d'un stuc mauresque nostalgique, raconte : «Un soir après la prestation de Mohamed El-Kourid, j'ai vu Mistinguett en personne demander à faire une dédicace sur la peau de la derbouka du percussionniste» ; Sid-Ali Temmam qui rencontra dans ces lieux magiques Bahia Farah, Kabyle de Bouira, danseuse et chanteuse émérite.

Warda El Djazairia née le 22 juillet 1940 au 44 de la rue Leibniz, au nord de Paris, dans le XVIII^e arrondissement, non loin de la Porte de Saint-Ouen. C'est la guerre, c'est l'occupation allemande à Paris.

Avec sa maman libanaise, Warda devra attendre 1945 pour rentrer dans un monde, qu'elle dit avoir bouleversé sa vie, celui de la comédie musicale égyptienne. Jacques Haïk, le producteur d'avant-guerre, qui a introduit les films d'un certain Chaplin en France en le baptisant «Charlot», qui a construit le cinéma Rex, inauguré, en 1932, par Louis Lumière en personne, Jacques Haïk qui a aussi fait de l'Olympia une salle mythique du cinéma parlant, qui a lancé la carrière d'artistes de cinéma, comme Arletty, Jules Berry, qui a produit le film *La Chienne* de Renoir, revient, de Tunis à Paris, à la Libération de 1945, avec une idée fixe.